

LA

DEMANDE BIZARRE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR M. RENÉ PERIN;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Gaîté, le 12 janvier 1819.

SECONDE ÉDITION.



PARIS,

BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS - ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51,

Éditeur des OEuvres complètes de PIGAULT-LEBRUN:

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N^o 16.

1819.

PERSONNAGES.

Acteurs.

ÉLÉAZAR, Juif.



MM. LOUVET.

Le Comte DE WALBERG,

Capitaine de Chasseurs.

VICTOR.

FRANCK, Soldat de la garde

de Frédéric.

GRÉVIN.

GEORGÉTTE, Servante

d'Éléazar.

M^{me}. ADOLPHE.

(La Scène se passe à Berlin.)

LA
DEMANDE BIZARRE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

*Le Théâtre représente une Salle de la Maison
d'Eléazar. Un Cabinet est à la gauche du Spec-
tateur.*

SCENE PREMIERE.

WALBERG, GEORGETTE.

GEORGETTE, à *Walberg qui la poursuit.*

Laissez-moi.

WALBERG.

Ne fais pas la cruelle.

GEORGETTE.

Je vais appeler.

WALBERG.

Tu ne veux pas m'écouter ?

GEORGETTE.

Je n'ai garde.

WALBERG.

Ni me croire ?

GEORGETTE.

Encore moins.

WALBERG, *cherchant à l'embrasser.*

Ah ! je ne cède pas sitôt la victoire,

GEORGETTE, *se défendant.*

M. le Comte !..

WALBERG.

Il faut que je t'embrasse.

GEORGETTE.

M'embrasser ! non pas ! j'ai déjà manqué de l'être ce
matin.

WALBERG.

Par qui ?

GEORGETTE.

Par M. Eléazar.

WALBERG.

Le vieux coquin ! Comment ! Est-ce qu'il ?..

GEORGETTE.

Je crois que oui.

WALBERG.

Bah ! un juif ! ça n'aime que l'argent.

GEORGETTE.

Et les jolies filles, à ce qu'il paraît. Mais il va venir, et s'il me voyait avec vous...

WALBERG.

Le bonhomme serait-il jaloux ?

GEORGETTE.

C'est au point qu'il me défend, sous peine d'être chassée, de parler à M. Franck.

WALBERG.

A M. Franck ? Mais j'ai dans ma compagnie un soldat de ce nom...

GEORGETTE.

C'est lui.

WALBERG.

Un joli garçon.

GEORGETTE.

Oui, mon capitaine.

WALBERG.

Cinq pieds trois pouces.

GEORGETTE.

Au moins, mon capitaine.

WALBERG.

Excellent sujet.

GEORGETTE.

Oui, mon capitaine.

WALBERG.

Ah ! friponne ! tu refuses de m'écouter, et M. Franck...

GEORGETTE.

C'est tout simple : je ne suis qu'une servante, et vous sentez bien qu'un soldat, ça me va ; tandis qu'un capitaine, un comte...

WALBERG.

Le maraud !... Je suis jaloux de son bonheur. Allons, je vois le parti qu'il me faut prendre.

GEORGETTE.

C'est de nous protéger.

WALBERG.

Oui, mais j'aurai un baiser.

GEORGETTE.

Après le mariage.

WALBERG.

Tout de suite.

GEORGETTE.

Cela n'est pas généreux.

WALBERG.

Si tu refuses...

GEORGETTE.

Je me fais un ennemi...

WALBERG.

Si tu consens...

GEORGETTE.

J'ai peur de faire un ingrat..

WALBERG.

Que décides-tu ?

GEORGETTE, *présentant son cou.*

J'aime mieux être victime de l'ingratitude.

WALBERG, *l'embrassant.*

Charmante ! Ton maître pourrait tarder encore longtemps à rentrer. Il faut que je me rende au lever du Roi : je vois déjà tous les officiers supérieurs qui se rassemblent dans les cours du château... Je reviendrai, car j'ai quelque chose de très-pressé à dire à M. Eléazar.

GEORGETTE.

Ou à lui demander.

WALBERG.

Peut-être...

GEORGETTE.

Que ne lui écrivez-vous un petit billet ?

WALBERG.

Un billet ? Il en a déjà bien assez à moi. Je sors par le jardin... Adieu, Georgette.

GEORGETTE.

Adieu, mon capitaine ; ne soyez pas ingrat.

(*Walberg sort.*)

SCENE II.

GEORGETTE, *seule.*

Ce que c'est que d'être à l'école d'un bon maître ! comme on profite ! Je calcule déjà presque aussi bien que M. Eléazar ; car je viens de placer un baiser au plus haut intérêt.

SCENE III.

GEORGETTE, FRANCK.

FRANCK, *entr'ouvrant la porte du fond.*

Mademoiselle Georgette.

GEORGETTE.

Ah ! C'est vous, M. Franck.

FRANCK.

Personne ?

GEORGETTE.

Non : entrez.

FRANCK.

Eléazar ?

GEORGETTE.

Absent.

FRANCK.

Vous êtes ?

GEORGETTE.

Seule. Par quel hasard, si matin ?

FRANCK.

Je suis de garde depuis hier au palais du Roi.

GEORGETTE.

Et l'amour vous a conduit ici ?

FRANCK.

Avec la permission de mon sergent.

GEORGETTE.

Approchez donc.

FRANCK.

Ah ! Mademoiselle Georgette !..

GEORGETTE.

Plus près.

FRANCK.

C'est que, voyez-vous, mademoiselle Georgette...

GEORGETTE.

Est-ce que j'ai l'air bien terrible ?...

FRANCK.

Au contraire... mais... c'est qu'il faut que vous sachiez, mademoiselle Georgette, que vous êtes la première femme...

GEORGETTE.

Je vous prie de croire, M. Franck, que vous êtes aussi le premier homme....

FRANCK.

Ce diable d'amour me rend tout gauche, tout interdit... J'ai peine à me reconnaître moi-même.

GEORGETTE.

Ce pauvre Franck !

FRANCK.

La pipe n'a plus d'attraits pour moi. Je décoifferais sans plaisir la meilleure bouteille de vin de Hongrie.

GEORGETTE.

Mais vous la boiriez ?

FRANCK.

A votre santé, mademoiselle Georgette... Mademoiselle Georgette.

GEORGETTE.

M. Franck.

FRANCK.

J'ai vingt-cinq ans.

GEORGETTE.

C'est une qualité.

FRANCK.

Je suis militaire.

GEORGETTE.

C'est un bel état.

FRANCK.

J'aime la gloire.

GEORGETTE.

Comme un brave.

FRANCK.

J'ai le désir d'avancer.

GEORGETTE.

C'est naturel.

FRANCK.

Ou de me faire tuer.

GEORGETTE.

Cela n'est pas nécessaire.

FRANCK.

Je ne possède rien.

GEORGETTE.

Ce n'est pas un défaut.

FRANCK.

J'ai de la conduite.

GEORGETTE.

C'est un trésor.

FRANCK.

Si je me marie, je ne veux aimer que ma femme.

GEORGETTE.

Tant mieux.

FRANCK.

Si je pars pour la guerre...

GEORGETTE.

Tant pis.

FRANCK.

Je me battrai comme un lion. Le premier à l'attaque, et le dernier sur le champ de bataille. Je veux avoir le courage et l'avancement utile au bonheur de celle que j'aime.

GEORGETTE.

M. Franck.

FRANCK.

Mademoiselle Georgette.

GEORGETTE.

J'ai à peine dix-huit ans.

FRANCK.

Je le sais.

GEORGETTE.

On me trouve assez gentille.

FRANCK.

Je le crois.

GEORGETTE.

Je n'ai pas un Frédéric.

FRANCK.

Qu'importe.

GEORGETTE.

Je suis sage.

FRANCK.

Vous êtes riche.

GEORGETTE.

Pas du tout coquette.

FRANCK.

Quoique femme ?

GEORGETTE.

J'espère me marier.

FRANCK.

Il ne tient qu'à vous, mademoiselle Georgette.

GEORGETTE.

Je n'aimerai que mon mari.

FRANCK.

Est-ce possible !

GEORGETTE.

Si c'est un militaire, quand il sera à l'armée, je tremblerai pour ses jours, j'applaudirai à ses succès, et je préparerai doucement le bonheur qui l'attendra au retour.

FRANCK.

Que dites-vous de mon projet, mademoiselle Georgette ?

GEORGETTE.

Que pensez-vous du mien ?

FRANCK.

J'aime les jolies filles, quand elles sont sages.

GEORGETTE.

J'aime les braves, quand ils sont fidèles.

FRANCK.

Je suis fidèle.

GEORGETTE.

Je suis sage.

FRANCK.

Le consentement de mon capitaine, et nous sommes mariés.

GEORGETTE.
Le consentement de mon maître, et je suis madame Franck.
FRANCK.

L'un...

GEORGETTE.
Est très-aisé à obtenir, l'autre sera difficile à arracher.
FRANCK.

J'entends quelqu'un.

GEORGETTE.
C'est Monsieur.

FRANCK.

C'est le diable.

GEORGETTE.

Où vous cacher ?

FRANCK.

Derrière vous.

GEORGETTE.

Belle invention !

FRANCK.

Le voici.

GEORGETTE.

Dans ce cabinet.

FRANCK, *entrant dans le cabinet.*

J'y suis.

GEORGETTE.

Du silence.

FRANCK.

Muet.

GEORGETTE.

Pas de bruit.

FRANCK.

Immobile.

SCENE IV.

GEORGETTE, FRANCK, ÉLÉAZAR.

ÉLÉAZAR, *à la coulisse.*

Portez ces sacs d'argent à ma caisse; vous retournerez ensuite au Trésor.

GEORGETTE, *à Franck.*

Il ne s'arrêtera peut-être pas dans cette pièce.

ÉLÉAZAR, *se retournant, aperçoit la tête de Franck. Il va à Georgette, qui se tient près du cabinet.*

Georgette ?

- *La Demande bizarre.*

GEORGETTE, *feignant la surprise.*

Ah! c'est vous, Monsieur : je ne vous attendais pas...

ÉLÉAZAR.

Sitôt, n'est-ce pas ?

GEORGETTE.

Vous avez tant d'affaires!

ÉLÉAZAR.

Toi, c'est différent : tu n'en as qu'une seule.

GEORGETTE, *à part.*

Que veut-il dire ?

ÉLÉAZAR.

Mais elle t'occupe presque autant que toutes les miennes.

GEORGETTE.

Et laquelle, s'il vous plaît ?

ÉLÉAZAR.

L'amour ; (*Georgette fait un mouvement*) l'amour de tes devoirs.

GEORGETTE.

Ah! vous me connaissez bien.

ÉLÉAZAR.

Personne, plus que moi, ne sait te rendre justice.

GEORGETTE.

Vous êtes si bon !

ÉLÉAZAR.

Tu es si franche !

GEORGETTE.

Il n'y a pas de mérite à cela.

ÉLÉAZAR.

Je suis sûr que tu n'as rien de caché pour moi.

GEORGETTE.

Absolument rien.

ÉLÉAZAR.

Ma pauvre Georgette!

GEORGETTE, *à part.*

Il ne sortira pas.

ÉLÉAZAR, *tenant Georgette par la main, et tâchant toujours de l'éloigner du cabinet.*

Cependant plus d'une jeune fille, dissimulée par caractère, toujours habile à saisir les moyens de tromper son maître, de se jouer de sa crédulité, profite souvent de son absence pour recevoir un amant... Elève-t-on le moindre soupçon sur sa sagesse, elle se récrie... quelquefois son amant est près d'elle, et elle jure qu'elle ne l'a pas vu.

GEORGETTE.

Comment, il y a des jeunes filles assez hardies ?...

ÉLÉAZAR

C'est rare ; mais on en voit. Cela te surprend, ma Geor-

gette ? Ne voulait-on pas cependant me persuader dernièrement que , malgré ma défense , tu recevais tous les jours ici ce jeune soldat , ce nigaud....

FRANCK , à *Georgette*.

Je laisse passer le nigaud..... à cause de vous , Mademoiselle Georgette.

GEORGETTE.

Quelle calomnie !

ÉLÉAZAR.

Il y a des gens si méchants.... Ah ! ça , il n'est venu personne ce matin ?

GEORGETTE.

Personne.

ÉLÉAZAR.

Que diable cet imbécille de portier me disait-il donc ? Il prétend avoir vu entrer un militaire.

GEORGETTE.

Oh ! c'est vrai , j'oubliais , c'est M. le comte de Walberg ; où avais-je donc la mémoire ?

ÉLÉAZAR.

Tu as souvent des distractions.... Je passe un instant à ma caisse.... Il doit être tard.

GEORGETTE , à *Franck*.

Nous en voilà débarrassés.

ÉLÉAZAR , *revenant sur ses pas et regardant par la fenêtre*.

Oui , il doit être tard , car je vois les soldats qui , de toutes parts , se dirigent vers les cours du château ; la parade ne va pas tarder à commencer....

GEORGETTE , *regardant Franck*.

Ah ! mon dieu !

ÉLÉAZAR.

Et malheur à celui qui , oubliant ses devoirs pour ses plaisirs , n'est pas rendu à son poste !... la discipline est si sévère !...

GEORGETTE , à *part* , *avec trouble*.

Et je serais cause....

ÉLÉAZAR.

Qu'as-tu donc ?...

GEORGETTE.

Je pense au sort de celui de ces militaires que des circonstances imprévues , la crainte de compromettre quelqu'un qui lui serait cher , empêcheraient d'arriver à temps à la parade.

ÉLÉAZAR.

Tu es si sensible !... Il en serait quitte après tout pour quelques mois de cachot , à moins cependant qu'on ne

considérât , ce qui s'est vu quelquefois , son absence comme projet de desertion ; alors si on attrape mon homme , fusillé dans les vingt-quatre heures...c'est la règle....

GEORGETTE, *avec force.*

Fusillé!... dites vous?... (*ouvrant la porte du cabinet*), sortez , M. Franck , sortez....

ÉLÉAZAR.

Ah ! rusée !

GEORGETTE.

Quand il sera hors de danger , j'entendrai vos reproches.

FRANCK.

Ne craignez rien , Mademoiselle ; le premier coup de baguette n'est pas encore donné.

GEORGETTE.

N'importe : un instant de retard peut vous être funeste ; partez.

ÉLÉAZAR.

Oui ; fais promptement retraite , et songe à ne reparaitre jamais chez moi , ou bien....

FRANCK, *mettant la main sur son sabre qu'il tire à moitié.*

Sâcr ,... (*Georgette se met entre eux deux*) par obéissance , Mademoiselle Georgette. (*En remettant son sabre il sort.*)

SCENE V.

ÉLÉAZAR , GEORGETTE.

ÉLÉAZAR.

Calme-toi ; une émotion trop vive serait dangereuse.

GEORGETTE.

Oui , moquez-vous de moi.

ÉLÉAZAR.

Encore une ruse qui ne réussit pas.

GEORGETTE.

La partie n'est pas perdue.

ÉLÉAZAR.

Elle est bien aventurée.

GEORGETTE.

Nous sommes à deux de jeu.

ÉLÉAZAR.

Tiens ! Georgette , tu n'es pas encore assez adroite.

GEORGETTE.

Cela viendra peut-être.

ÉLÉAZAR.

Il faut cependant te rendre une justice.

GEORGETTE.

Laquelle ?

ÉLÉAZAR

C'est que tu mens à merveille,

GEORGETTE.

Dans une guerre de ruse, c'est beaucoup.

ÉLÉAZAR.

Ce n'est pas assez avec un adversaire tel que moi,

GEORGETTE.

Vaincue aujourd'hui, je puis triompher demain.

ÉLÉAZAR.

En attendant cette victoire, comme étant le plus fort, j'impose des conditions auxquelles il faudra bien se soumettre.

GEORGETTE.

Par nécessité....

ÉLÉAZAR.

Non, de bonne grâce.

GEORGETTE.

Cela sera difficile.

ÉLÉAZAR.

Ecoute, Georgette, lorsque je te pris à mon service, tu n'étais encore qu'une enfant.

GEORGETTE.

C'est vrai,

ÉLÉAZAR.

Je contractai dès-lors l'engagement de ne plus t'abandonner, de veiller sur ton sort, sur ton éducation; en échange de tous ces soins, tu m'eus promis d'être constamment soumise à mes volontés, de m'aimer, de....

GEORGETTE.

Je me souviens de vos bienfaits; j'ai oublié tout le reste,

ÉLÉAZAR.

J'avais cependant des projets....

GEORGETTE.

Sur moi?

ÉLÉAZAR.

Oui.

GEORGETTE.

Vrai!

ÉLÉAZAR.

Je me disais : Georgette est charmante...et...

GEORGETTE.

Monsieur, je devine vos projets...

ÉLÉAZAR.

Eh bien!

GEORGETTE.

Ils n'ont pas le sens commun.

ÉLÉAZAR.

C'est ton dernier mot ?

GEORGETTE.

Mon dernier mot.

ÉLÉAZAR.

Mais la raison te condamne.

GEORGETTE.

L'amour m'approuve.

ÉLÉAZAR.

Me préférer un simple soldat.

GEORGETTE.

Je me rends justice.

ÉLÉAZAR.

Un sot...

GEORGETTE.

J'en veux faire mon mari.

ÉLÉAZAR.

Qui n'a rien...

GEORGETTE.

Que de la jeunesse et beaucoup d'amour...

ÉLÉAZAR.

Il faudra mon consentement.

GEORGETTE.

Je compte bien vous le demander.

ÉLÉAZAR.

Tu ne l'obtiendras jamais.

GEORGETTE.

Jamais !... c'est bien long.

ÉLÉAZAR.

Quelqu'un vient. Laissez-moi Mademoiselle.

GEORGETTE.

Si l'amour heureux est charmant , l'amour maltraité est bien maussade. (Elle sort.)

SCENE VI.

ÉLÉAZAR, WALBERG.

WALBERG.

Enfin , mon cher Éléazar , je vous trouve.

ÉLÉAZAR.

Vous êtes plus heureux que moi , M. le Comte , car je ne vous rencontre jamais.

WALBERG.

Je ne fuis cependant pas mes créanciers.

ÉLÉAZAR.

Non : vous les évitez.

WALBERG.

Ma visite est la preuve du contraire.

ÉLÉAZAR.

Vous avez bien tardé à me la faire.

WALBERG.

Que voulez-vous ? Il me fallait le temps....

ÉLÉAZAR.

De réaliser l'argent que je vous ai prêté.

WALBERG.

Non, de le dépenser.

ÉLÉAZAR.

Comment ! vous ne venez pas ?

WALBERG.

Pour vous payer ? pas du tout.

ÉLÉAZAR.

Je croyais pourtant...

WALBERG.

Espoir trompeur, mon cher Éléazar.

ÉLÉAZAR, montrant son porte-feuille et des billets.

Pendant, j'ai là...

WALBERG.

Ah ! de grâce, n'ouvrez pas, fermez promptement ce porte-feuille ; il me rappelle... Restez en paix dans cet asile ténébreux. Lettres-de-change depuis si long-temps échues et protestées depuis si long-temps... restez jusqu'au moment où, courbé sous le poids des frédéricus que doit me laisser un oncle éternel, j'irai, glorieux de mon fardeau, payer votre rançon, et vous tirer de l'esclavage affreux où vous languissez.

ÉLÉAZAR.

M. le Comte, plaisanter, ce n'est pas payer ses dettes.

WALBERG.

Surtout quand on a envie de les augmenter.

ÉLÉAZAR.

Et vous avez compté sur moi ?

WALBERG.

M'adresser à un autre, eût été vous faire injure.

ÉLÉAZAR.

Je ne suis pas susceptible... et vous croyez...

WALBERG.

Je crois que M. Eléazar, l'homme le plus riche de toute la Prusse, qui vit comme le plus simple particulier, que les méchants pourraient même accuser de porter l'économie jusqu'à l'avarice....

ÉLÉAZAR.

Jusqu'à l'avarice !

WALBERG.

Que l'homme assez riche pour avancer des millions au trésor public ; que M. Eléazar enfin , qui , pour quelques modiques sommes qu'il m'a prêtées...

ÉLÉAZAR.

Deux mille frédéric , une modique somme.

WALBERG.

A des effets à moi pour une valeur doublé , triple même , et par précaution a pris inscription sur tous mes biens , ne refusera pas de m'avancer encore , avec les mêmes précautions , cinq cents frédéric destinés à satisfaire un peuple de petits créanciers qui , chaque matin , assiégent ma porte et veulent absolument savoir quand je les paierai... Ces faquins-là sont d'une curiosité...

ÉLÉAZAR.

Inexcusable.

WALBERG.

Ce qu'il y a de plus affreux , c'est qu'ils menacent de se plaindre au Roi , et que Frédéric ne plaisanterait pas , s'il apprenait qu'un des officiers de sa garde...

ÉLÉAZAR.

Je suis désolé , M. le Comte ; mais il m'est impossible...

WALBERG.

C'est une plaisanterie...

ÉLÉAZAR.

Non , je vous jure. Je vous demanderai même la permission...

WALBERG.

De quoi ?

ÉLÉAZAR.

De me joindre à ce petit peuple de créanciers assez curieux pour désirer savoir quand ils seront payés.

WALBERG.

Insolent ! vous oseriez...

ÉLÉAZAR.

Avec l'aide de la justice...

WALBERG.

Maudit juif !

ÉLÉAZAR.

Flatté quand je prête ; insulté quand je refuse , c'est l'ordinaire.

WALBERG.

A la place de Frédéric , je ferais pendre tous les usuriers de mon royaume.

ÉLÉAZAR.

Frédéric entend trop bien des intérêts pour que j'aie à redouter un pareil sort : un roi n'a jamais fait pendre un

homme assez riche pour lui avancer des millions, et je suis sûr qu'à sa place vous en feriez autant. (*Il sort.*)

SCENE VII.

WALBERG, *seul.*

Je ne me serais pas attendu à un pareil refus... Ce damné d'israélite... je lui dois déjà beaucoup d'argent... c'est vrai... mais enfin, si je veux achever de me ruiner, a-t-il le droit de m'en empêcher?... D'ailleurs, Dieu, en créant les juifs, leur a dit : Vivez et prêtez... C'est leur mission ; ils doivent la remplir.

SCENE VIII.

WALBERG, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Ah ! M. le Capitaine, je vous trouve à propos.

WALBERG.

Que veux-tu ?

GEORGETTE.

Je suis au désespoir !

WALBERG.

Je suis en fureur !

GEORGETTE.

Monsieur Eléazar...

WALBERG.

Ton Maître...

GEORGETTE.

Me refuse son consentement.

WALBERG.

Me refuse de l'argent.

GEORGETTE.

J'ai compté sur vous.

WALBERG.

Moi j'avais compté sur lui.

GEORGETTE.

Si vous vouliez lui demander.

WALBERG.

Je n'ai plus de crédit sur lui.

GEORGETTE.

J'en aurais peut-être bien encore un peu, si je voulais.

WALBERG.

Tu es bien heureuse...

GEORGETTE.

Mais il faudrait le payer trop cher.

La Demande bizarre.

WALBERG.
Tu ne seras pas mariée.
GEORGETTE.

J'en ai peur.
WALBERG.

Je n'aurai pas d'argent.
GEORGETTE.

Je le crains.
WALBERG.

Mais je me vengerai !
GEORGETTE.

Cela console.
WALBERG.

Ah ! M. Éléazar , fermer votre bourse...
GEORGETTE.

Vous ne voulez pas que j'épouse M. Franck...
WALBERG.

Eh bien ! nous verrons.
GEORGETTE.

Eh bien ! nous verrons. (*Walberg sort.*)

SCENE IX.

GEORGETTE.
Avec tous ces beaux projets de vengeance, j'ai bien l'air de rester fille encore long-temps... Mon sort dépend de M. Éléazar... il est amoureux... jaloux... Et à moins d'un miracle...

SCENE X.

FRANCK , GEORGETTE.

GEORGETTE, apercevant Franck près d'elle.

Ah !

FRANCK,
C'est encore moi , malgré la défense.
GEORGETTE.

J'étais impatiente de vous voir.
FRANCK.

Le juif !

GEORGETTE.
Il travaille avec le receveur-général, ainsi point d'inquiétude. Qu'avez-vous donc ? vous tremblez.

FRANCK.
Ça pourrait bien être... le plaisir... la... joie... la... Je suis si transporté !...

GEORGETTE.
Quelle raison...

FRANCK.

Ah ! Mademoiselle, si vous saviez ce qui m'arrive... Je n'ai pas voulu vous en parler ce matin parce que je ne pouvais prévoir les suites...

GEORGETTE.

Expliquez-vous...

FRANCK.

Je crois encore l'entendre...

GEORGETTE.

Qui ?

FRANCK.

Le Roi.

GEORGETTE.

Frédéric !... Il vous a parlé ?

FRANCK.

Lui-même... Hier, j'étais de faction à la porte de son cabinet...

GEORGETTE.

Eh bien !...

FRANCK.

Il était seul ; la porte était ouverte ; je le voyais se promener à grands pas, son bras droit en écharpe, et ayant l'air de souffrir comme un diable...

GEORGETTE.

Le Roi serait-il blessé !..

FRANCK.

Immobile à mon poste, déjà je sentais une larme couler. Voir souffrir le père des soldats, celui qui met l'honneur militaire au rang des premières vertus, qui honore le courage, qui tant de fois partagea nos dangers, nos fatigues, nos misères ; qui nous montra toujours le chemin de la gloire, en y marchant le premier... Sac... (*Georgette lui met la main sur la bouche.*) Je ne jurerai pas, Mademoiselle Georgette... mais c'est que voir souffrir ainsi son général, ça fait mal à un soldat.

GEORGETTE

Vous m'effrayez...

FRANCK.

Il s'assied ; puis se relevant aussitôt : maudit mal d'aventure, s'écrie-t-il, tu ne me laisseras donc pas un moment de repos ? — Si je pouvais, dis-je à part moi. Je me souviens alors que pendant la guerre de Silésie, une vieille sorcière, me voyant attaqué d'un mal pareil qui m'empêchait de me servir de mes armes (c'était la veille d'une bataille ; je pleurais de rage), m'apprit à faire une eau au moyen de laquelle je fus si bien et si promptement guéri, que le lendemain à la pointe du jour, je

marchais à l'ennemi. Ce qui m'avait réussi peut réussir au Roi. Je me risque, et je dis, sans bouger de mon poste: Sire... Sire... Le Roi s'arrête. — Que me veux-tu ? — Votre Majesté souffre. — Si je souffre, sacr... — Le Roi à juré, Mademoiselle Georgette. — Si je souffre... oui de par tous les diables ! — J'ai un remède unique — imbécille ! une eau merveilleuse. — Va te promener avec ton eau merveilleuse. — Il continue à marcher... une douleur violente le saisit ; il se rapproche de moi. — Voyons ; quel est ton spécifique ? Je lui donne le secret de la sorcière. — Si, demain matin, je n'éprouve plus de douleur, je t'accorde tout ce que tu me demanderas, foi de Frédéric ! — Il sort : ma faction est finie, on me relève. Ce matin à la garde montante, je vois arriver le Roi ; il commandait lui-même la manœuvre, et donna plusieurs signatures, sans paraître éprouver le moindre mal. Après la parade, il demande quel était le soldat qui la veille, à 2 heures, était en faction à la porte de son cabinet. On me nomme. Il ordonne de me faire venir ; je me présente. — Eh bien ! mon brave, tu en sais plus que toute la faculté de Berlin : ton remède a opéré merveilleusement. — Je veux répondre ; mais je reste comme une bête. La joie, le respect, le plaisir... je pleure... je ris en même temps. — Réfléchis à ce que tu desires, continue-t-il, et viens me le dire. — Je salue, je fais un demi-tour à gauche, et j'accours faire part de mon bonheur à celle qui doit le partager.

GEORGETTE.

Voilà le miracle que j'attendais.

FRANCK.

Notre bonheur est certain.

GEORGETTE.

Et notre mariage assuré.

FRANCK.

Mais une chose m'inquiète, Madame Franck ..

GEORGETTE.

Quelle est-elle ?

FRANCK.

Qu'est-ce que je demanderai au Roi ?

GEORGETTE.

Qu'il te fasse officier.

FRANCK.

Y penses-tu ? avec Frédéric, de pareilles distinctions sont le prix du sang versé pour la patrie : elles ne s'obtiennent que sur le champ de bataille.

GEORGETTE.

C'est vrai.

FRANCK.

Si je demandais...

GEORGETTE,

De l'argent...

FRANCK.

On me croirait intéressé...

GEORGETTE.

Il me vient une idée.

FRANCK.

Voyons.

GEORGETTE.

M. de Walberg me veut du bien.

FRANCK.

Mon capitaine ? il s'intéresse à toutes les jolies filles.

GEORGETTE.

Fais-lui confiance de ce qui t'arrive.

FRANCK.

Tu as raison.

GEORGETTE.

Il pourra te donner un excellent conseil.

FRANCK.

J'y cours. Sans adieu, madame Franck : disposez-vous à quitter ces modestes habits ; ils ne sauraient plus vous convenir. Aujourd'hui servante, demain, vous serez maîtresse... Dépensez, dépensez hardiment, sans crainte de lasser ma générosité.... Mes trésors vous sont ouverts... O ! ma vieille sorcière, combien je te remercie ! (*Il sort.*)

SCENE XI.

GEORGETTE, *seule.*

Comme le bonheur tient à peu de chose ! Est-ce un songe, une illusion ? Franck a-t-il dit la vérité ? Oh ! oui : les paroles du Roi ne me sortent pas de la mémoire. « Je t'accorde tout ce que tu me demanderas. » Un pressentiment secret semblait en effet m'avertir que je n'étais pas faite pour un état obscur. Cette simple cornette, ce modeste fourreau de bure vont disparaître. Toutes les dames de Berlin seront jalouses de moi... Je vais les égaler, les surpasser peut-être... Voyons, réglons tout de suite l'emploi de ma fortune... Car, je n'en doute pas, M. de Walberg conseillera à Franck de demander de l'or. C'est toujours le meilleur. J'achète une petite ferme... Non, cela occupe, et une femme comme moi ne doit rien faire... Il me faut tout simplement une belle maison dans le quartier le plus brillant de la ville. Là, je veux rassembler... Mais, je pense à une chose : l'été, le séjour de la ville est

insupportable ; on ne peut se passer d'une maison de campagne... Quelle femme riche n'en a pas ?... C'est décidé... J'aurai une maison de campagne... de vastes jardins... un parc immense... riche, sans insolence ; généreuse, sans ostentation ; je serai l'amie, la protectrice de mes vassaux... Franck aura les mêmes goûts que moi... mes plaisirs seront les siens... Il est bon... Je serai la maîtresse. Heureux ménage !

SCÈNE XII.

GEORGETTE, ELÉAZAR.

ELÉAZAR.

(Dans la coulisse.)

Georgette!... *(haut)* Georgette!... Eh bien, mademoiselle, je vous appelle depuis une heure.

GEORGETTE, *sans le voir.*

Toute réflexion faite...

ELÉAZAR.

Ne m'entendez-vous pas ?

GEORGETTE, *voyant Eléazar près d'elle.*

Ah ! Monsieur Eléazar, je suis bien aise de vous voir.

ELÉAZAR.

C'est fort heureux.

GEORGETTE.

J'allais vous faire prier de passer chez moi.

ELÉAZAR.

Me faire prier ?

GEORGETTE.

Il faut que je vous demande un conseil.

ELÉAZAR.

Le conseil que je vous donne, c'est de retourner à votre ouvrage.

GEORGETTE.

J'ai l'intention d'acheter une maison de campagne.

ELÉAZAR, *à part.*

Que lui est-il donc arrivé ?

GEORGETTE.

J'ai envie de la prendre sur les bords de la Sprée : qu'en pensez-vous ?

ELÉAZAR.

Est-ce avec les cinquante écus de gages que je lui donne, que Mademoiselle compte réaliser ce beau projet ?

GEORGETTE.

Je mettrai cent mille écus à l'acquisition de cette terre.

ELÉAZAR, *à part.*

Allons, décidément elle bat la campagne.

GEORGETTE.

Je désire que tout se trouve réuni dans ce séjour champêtre : je veux surtout qu'il y ait devant la grille de mon parc une pelouse immense : là, chaque soir, les habitants du village et ceux des hameaux voisins viendront crier gaiement la chansonnette, sauter en cadence, et des fatigues du travail, se délasser par la fatigue du plaisir.

ELEAZAR, *à part.*

Cette pauvre enfant !

GEORGETTE.

A des jours fixes, je recevrai mes amis, mes connaissances ; vous serez du nombre, j'espère ?

ELEAZAR.

C'est trop d'honneur.

GEORGETTE.

Je vous prierai seulement d'avoir une toilette un peu plus soignée.

ELEAZAR.

Son état m'inquiète... Georgette, regarde-moi.... je suis ton maître.... Tes projets, tes richesses.... chimères que tout cela.

GEORGETTE.

Vous trouvez du plaisir à thésauriser sans cesse, sans dépenser jamais. Calcul pitoyable !... moi, je veux me faire honneur de mes richesses....

ELEAZAR.

Le plus prudent est d'envoyer chercher le médecin ; mais qui peut donc lui avoir ainsi tourné la tête ? (*Il sort.*)

SCENE XIII.

GEORGETTE, *seule.*

Oui, je verrai toujours M. Eléazar avec plaisir ; riche, je me souviendrai de ce qu'il fit pour moi, quand j'étais pauvre ; mais Franck tarde bien.... Quel conseil le capitaine lui aura-t-il donné ?.. Le voici.

SCENE XIV.

GEORGETTE, FRANCK, *avec son fusil, sa giberne.*

GEORGETTE.

Eh bien, M. Franck ?

FRANCK.

Chut !

GEORGETTE.

Pourquoi cet attirail ?

FRANCK.

Paix !

- Que signifie?... GEORGETTE.
- Silence! FRANCK.
- Avez-vous vu le capitaine? GEORGETTE.
- Oui. FRANCK.
- Le Roi? GEORGETTE.
- Oui. FRANCK.
- Qu'avez-vous demandé? GEORGETTE.
- Beaucoup et rien. FRANCK.
- Apprenez-moi!... GEORGETTE.
- Impossible. FRANCK.
- Pourquoi cette discrétion? GEORGETTE.
- Je suis sous les armes. FRANCK.
- Je le vois bien. GEORGETTE.
- Et porteur d'ordres. FRANCK.
- Pour qui? GEORGETTE.
- Pour Éléazar. FRANCK.
- Bon! GEORGETTE.
- Faites venir le juif. FRANCK.
- Votre air, votre démarche me font trembler. GEORGETTE.
- Rassurez-vous, Madame Franck, votre bonheur est là
(il met la main sur le fourreau de son sabre.) FRANCK.
- Où? GEORGETTE.
- Dans le fourreau de mon sabre. FRANCK.

GEORGETTE.

Je ne comprends pas comment....

FRANCK.

Ni moi non plus.., mais c'est égal ; que le juif vienne tout de suite.

GEORGETTE.

J'y vais , j'y vais (à part en sortant et en regardant Franck.) Mes vassaux ne sont pas encore prêts à danser devant la grille de mon parc. (Elle sort.)

SCENE XV.

FRANCK, seul.

J'ai suivi le conseil de mon capitaine ; mais je veux que le diable m'emporte , si je sais où cela doit me mener.

(Il touche son nez.)

SCÈNE XVI.

FRANCK, WALBERG.

FRANCK.

Ah ! mon capitaine !

WALBERG.

Eh bien ?

FRANCK.

Ah ! mon Dieu ! ça n'a pas souffert la moindre difficulté.

WALBERG.

Je le sais.

FRANCK.

Le roi avait sans doute donné ordre de me laisser entrer , quand je me présenterais ; car aussitôt que je me fus nommé , on m'introduisit. Frédéric était dans son cabinet. Il s'entretenait vivement avec plusieurs officiers de l'impudeur avec laquelle il était rançonné par les Juifs de Berlin Il se plaignait surtout de maître Eléazar, qu'il prétendait avoir gagné plus d'un million sur la dernière contribution dont il avait fait l'avance au trésor. Le traître ! l'arabe ! s'écriait Frédéric dans sa colère ; je voudrais que quelqu'un me demandât ses oreilles , je les lui donnerais de bon cœur.... Il donne volontiers les deux oreilles , il ne fera pas de difficulté pour le nez ; et , profitant des intentions bienveillantes de sa majesté , j'éleve la voix , et dis , sans bouger de ma place : Sire , je ne vous demande que son nez.... Tout le monde jette les yeux sur moi.... Le Roi me reconnaît , se rappelle sa promesse ; et , tout en riant aux éclats d'une demande aussi bizarre , il consent , me

La Demande bizarre.

4

donne cet écrit.... Je pars, et me voilà prêt à me mettre en possession de ma nouvelle propriété.

WALBERG.

A merveille! J'entends notre juif. J'entre dans ce cabinet. Songe que je ne te perds pas de vue.... que ton bonheur dépend de ton exactitude. (*Il entre dans le cabinet.*)

FRANCK.

Soyez tranquille, mon capitaine, je ne sors pas d'ici sans cela.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

FRANCK, WALBERG, ÉLÉAZAR, GEORGETTE,

ÉLÉAZAR, à *Georgette*.

Quel conte viens-tu me faire?

FRANCK.

Ce n'est pas un conte.

ÉLÉAZAR, voyant *Franck*.

Encore ce maraud, chez moi!... Sors à l'instant. (*Il va pour le prendre par le bras.*)

FRANCK.

Doucement, ou je croise la baïonnette.

ÉLÉAZAR.

Qu'est-ce à dire?

WALBERG.

C'est cela.

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu!

ÉLÉAZAR.

Tu te permets d'entrer ici avec tes armes!

FRANCK.

J'en ai besoin.

GEORGETTE.

Comment, vous en avez besoin?

FRANCK.

Cela ne regarde pas les femmes, mademoiselle Georgette.

ÉLÉAZAR.

Violer mon domicile!

FRANCK.

Je ne viole rien du tout; je viens chercher ce qui m'est dû.

ÉLÉAZAR.

Ce qui t'est dû!

GEORGETTE.

Je m'y perds.

WALBERG.

Bien!

FRANCK.

Je suis porteur d'un bon à vue.

ÉLÉAZAR, *riant.*

Sur moi ?

FRANCK.

Juste.

GEORGETTE.

Notre fortune est faite !

FRANCK.

Savez-vous lire ?

ÉLÉAZAR.

Imbécille !

FRANCK, *lui montrant un écrit.*

Connaissez-vous cette signature ?

ÉLÉAZAR.

C'est celle du Roi.

FRANCK.

Chapeau bas, et déchiffrez-moi ça.

GEORGETTE.

Allons, Monsieur, il faut payer.

ÉLÉAZAR.

Taisez-vous !...

FRANCK, *lui remettant l'écrit sous les yeux.*

Il faut lire.

GEORGETTE, *passant à la droite de Franck.*

Ah ! grand dieu ! qu'est-ce que j'ai lu ?... « Bon pour le nez du juif Eléazar, dont le soldat Franck fera l'usage qu'il croira convenable. »

ÉLÉAZAR.

C'est un guet-apens.

FRANCK.

Ce sera bientôt fait.

ÉLÉAZAR.

Misérable !

FRANCK, *tirant son sabre.*

Il a le fil... un véritable damas.

ÉLÉAZAR.

Je vais appeler...

FRANCK.

Alte-là ! on ne sort pas ; dépêchons... Voulez-vous être de bout ou assis ?... Georgette, un fauteuil...

WALBERG.

Ce pauvre Eléazar !

ÉLÉAZAR.

Doucement. (*à part.*) Comment me tirer de là ? (*haut à Franck.*) Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de capituler ?

GEORGETTE.

Oui, M. Franck, capitulons...

ELEAZAR.

(*A part.*) Il y a là-dessous quelque machination... Mais cet homme n'entend pas raison. (*haut à Franck.*) Est-ce que vous tenez beaucoup ?...

GEORGETTE.

M. Franck, qu'est-ce que nous en ferions ?...

FRANCK, *bas à Georgette.*

C'est vrai ; quoiqu'en dise mon capitaine, je ne vois pas trop...

ELEAZAR, *à Franck.*

Eh bien ?

GEORGETTE.

Si, par exemple, Monsieur vous disait : Franck, tu es amoureux de Georgette ; tu veux l'épouser... eh bien, je te donne sa main.

ELEAZAR.

Comment, Georgette ?

GEOR

Je me sacrifie pour vous... et si Monsieur ajoutait : il est d'usage de donner une dot à une jeune fille, quand on la marie, et je vais te compter...

ELEAZAR.

Georgette!...

GEORGETTE.

Combien allez-vous lui compter ?

ELEAZAR, *à part.*

Il faut s'exécuter. (*haut.*) Cent frédéric.

FRANCK.

C'est dit : Je vous rends votre nez.

WALBERG, *sortant du cabinet.*

Un instant.

ELEAZAR.

Vous ici, M. le Comte !... (*à part.*) Ah ! je commence à croire...

WALBERG.

Disposé à faire exécuter les ordres du Roi.

GEORGETTE.

Voici du nouveau !

WALBERG, *à Franck.*

Tu as osé transiger avec tes devoirs... tu n'as pas pris...

FRANCK.

J'ai rendu, mon capitaine.

ELEAZAR.

Dis donc vendu... Ah ! ça M. le comte, est-ce que vous ne seriez pas disposé à signer aussi la capitulation ?

WALBERG.

Jamais...

ÉLÉAZAR.

Même si je consentais à faire entendre raison à ce petit peuple de créanciers...

WALBERG.

Quoi! mon cher Éléazar?...

ÉLÉAZAR.

Oui; je serai votre homme d'affaires, jusqu'à la mort de cet oncle éternel... quoique j'aie lieu de soupçonner que tout ce qui m'arrive aujourd'hui..

WALBERG.

Eh bien oui: j'ai voulu me venger de vos refus; Franck rend un service au Roi; sa Majesté, pour prix de ce service, l'autorise à réclamer une récompense... ne sachant que résoudre, il vient me consulter.

ÉLÉAZAR.

Et vous lui conseillez de demander?...

WALBERG.

Précisément, mais d'après les ordres du Roi, dont l'intention n'avait été que de vous effrayer, j'accours sur les pas de Franck afin de l'empêcher... et' je lui donne, suivant la volonté de Frédéric, en échange de son trésor, la place de concierge de la citadelle de Spandau.

FRANCK.

Quoi! mon capitaine, il serait vrai?

WALBERG.

Eh! bien, Georgette, ai-je été ingrat?

GEORGETTE

Non, mon capitaine, mais il me reste encore une grâce à vous demander.

WALBERG.

Laquelle?

GEORGETTE.

C'est de vous faire mettre en prison à Spandau, le plutôt possible, afin que je sois à même de vous prouver ma reconnaissance.

WALBERG.

Je t'en dispense.

ÉLÉAZAR.

Il faut aussi que je vous demande une faveur, à mon tour.

TOUS.

Parlez, M. Eléazar.

ÉLÉAZAR.

Vous devez être tous contents? .

TOUS.

Enchantés... .

ÉLÉAZAR.

Mais la petite vengeance que M. le capitaine a voulu tirer de moi, quoiqu'elle n'ait eu aucunes suites fâcheuses, si elle était connue, pourrait me rendre la risée de toute la ville; j'exige donc que vous me promettiez tous...

TOUS.

Quoi ?

ÉLÉAZAR.

De ne jamais parler du nez...

TOUS.

Jamais.

20 JY 63

FIN.